

# CD, compte rendu critique. The Tempest, inspiré par Shakespeare. Musiques de Locke, Martin, Hersant, Pécou, Purcell... La Tempête. Simon-Pierre Bestion (1 cd Alpha, 2014)

CD, compte rendu critique. The Tempest, inspiré par  Shakespeare. Musiques de Locke, Martin, Hersant, Pécou, Purcell... La Tempête. Simon-Pierre Bestion (1 cd Alpha, 2014). *The Tempest* de 1611 de Shakespeare inspire La Tempête, projet collectif porté par son créateur **Simon-Pierre Bestion** (ex créateur d'Europa Barocca et de Luce Del Canto) : un cercle variable d'artistes dont les individualités associées composent une manière d'arène vivante, une compagnie cohérente et pourtant fourmillant de personnalités distinctes. Joignant toujours le geste et le mouvement à la précision très habitée du chant, accompagné par un groupe d'instrumentistes remarquablement mordants et palpitants, le groupe La Tempête nouvellement né (1er janvier 2015) subjugue ici de facto dans un spectacle où c'est essentiellement la vie et l'exclamation agissante qui s'affirment. La réussite de l'offre s'appuie sur un formidable groupe de chanteurs : percutants, diseurs inspirés et donc un continuo qui est précisément ce que le jeune chef annonce dans sa note d'intention sur son projet : ambassadeurs de sons *chauds, colorés, incarnés*. C'est donc en plus de son expressivité, une esthétique sonore spécifique. Ajoutons surtout la présence du **théâtre** : tout l'enregistrement tend vers la scène, et l'auditeur pense constamment au prolongement visuel – incarné- de la sélection

de partitions ainsi assemblée.

**Associant Purcell, Pécou, Locke , Hersant et Martin, Simon-Pierre Bestion réécrit the Tempest de Shakespeare**

## Mask des temps mêlés



La suggestion des atmosphères, l'approfondissement des situations nourrit un goût pour la caractérisation par le groupe : chef et chanteurs alternent tout en suivant l'intrigue de *The Tempest*, pièces chantées surtout choralement, baroques ou contemporaines. Le chant solo n'est pas le fil conducteur, plutôt un chœur qui expire, s'alanguit, peint constamment des paysages sonores dramatiquement ciselés. L'auditeur suit les enchantements du mage Prospero sur son île, d'abord inspiré par l'esprit de vengeance ; puis, dévoilant une étonnante leçon d'humanité. Entre temps, le profil captivant d'Ariel dont il a fait sa créature démoniaque et aérienne, alterne avec la figure plus tendre de Miranda, jeune cœur d'amour épris dont la pureté casse le fil des fatalités fratricides. On passe par exemple dans l'acte I, des superbes climats de Matthew Locke (*Curtain tune*), de l'hallucination purcellienne au *Songs d'Ariel* de Frank Martin (1950), ou *Falling star* de Philippe Hersant (2005). Ce passage d'un siècle à l'autre, accusant les contrastes poétiques, confirment la disposition stimulante des interprètes ; tout l'enchaînement ensuite du V, associant Purcell, Frank Martin, Locke s'avère tout autant exaltant ; et le chant soliste n'est pas exclu comme l'atteste au III, entre autres, *Dorinda's song* du baroque James Hart par

le soprano clair de **Chantal Santon**, accentué encore par le traverso qui lui est associé... Sans omettre comme final du même III, le velouté sombre de la mezzo **Lucile Richardot** et son formidable potentiel dramatique (Remember de *You are three men of sin...*).

Nostalgie chorégraphique des baroques (Locke, Purcell, au final si lullystes dans cet abandon raffiné), percutantes suggestions des « modernes » : Martin (défenseur du baroque), Pécou (aux accents amérindiens...), Hersant (et son goût pour l'anglais) font un formidable parcours sonore qui aiguise l'imaginaire et la conscience, excite l'esprit et le goût.

La justesse du chant collectif, le murmure enchanteur des instrumentistes, la conception même du spectacle dans l'enchaînement des tableaux des 5 actes ainsi reconstitués comme s'il s'agissait d'un *pasticcio*, forment ce mask contemporain des temps mêlés ; des qualités qui affirment bel et bien la maturité originale d'un nouvel ensemble désormais à suivre : **La Tempête** ; sa proposition et son esprit titillent notre conception de la musique et du concert. Un collectif qui fait bouger les lignes, en somme. Ne manquez pas [La Tempête version spectacle cette fois, à l'affiche en avril 2015 : lundi 11 mai 2015, 20h30 aux Bernardins à Paris.](#)

**The Tempest, inspiré par Shakespeare. Musiques de Locke, Martin, Hersant, Pécou, Purcell... La Tempête.** Simon-Pierre Bestion. 1 cd Alpha, enregistré en juillet 2014 en France (Choisy le roi). Durée : 1h20mn.

---

**CD, compte rendu critique.**

# Angela Gheorghiu : autograph (1994-2011. 8 cd Warner classics)

CD. Angela Gheorghiu : autograph (25 ans de carrière). Scrupuleuse dans ses choix de répertoire, capricieuse comme une diva consciente de son art mais qui sait que périssable et fragile, elle doit le préserver toujours, « La Gheorghiu » resplendit toujours (et bientôt dans Adriana Lecouvreur de Cilea, – son dernier rôle important-, à l'Opéra de Paris, en juin et juillet prochains, (23 juin>15 juillet 2015), et dans la mise en scène créée pour elle à Londres en 2010 par McVicar, éditée au DVD avec l'éblouissant Kaufmann en Maurizio...) : timbre clair et charnu, à la fois blessé et irradiant, le soprano velouté et sombre de la belle brune a marqué les rôles d'héroïnes verdiennes : Traviata en 1994 sous la direction de Solti qui l'a ainsi révélée ; Mimi dans la Bohème, dont le partenaire en 1996 Roberto Alagna devient son mari (ils sont séparés depuis) ; Carmen en 2002 avec Plasson (qui n'est pas sa meilleure réussite), surtout Tosca en 2000 au cinéma (Benoît Jacquot) : un personnage fervent, fragile et fort à la fois qui convient à la couleur et au caractère de son chant. Celle qui a été révélée à 29 ans n'a plus cessé depuis d'éblouir les scènes internationales : à Londres, New York, Salzbourg, Milan, Munich et plus rarement en France... Le coffret de 8 cd et 1 dvd (bonus comprenant un entretien radiophonique en anglais de la cantatrice sur ses rôles phares) édité par Warner classics délivre la quintessence



d'une carrière menée avec intelligence et discernement, laissant un témoignage unique à ce jour sur plusieurs prises de rôles (les enregistrements suivent la tenue sur scène) que la soprano roumaine née en 1965 aura marqué par l'intelligence du style, la suavité, la justesse musicale, un grain de voix à la fois lacrymal et corsé qui lui permet de toujours convaincre dans les rôles moins dramatiques que vraiment angéliques et tragiques. Le coffret Warner fête ses déjà 20 ans de carrière et les 25 ans de ses débuts. La moisson est stupéfiante et dans les choix mesurés, réfléchis, révèle l'instinct sûr d'une diva qui a su, contrairement à d'autres, respecter et préserver son instrument.

**Les 20 ans de la carrière de la soprano roumaine Angela  
Gheorghiu**

## **Gheorghiu diva verdienne et puccinienne**



Le CD1 « femmes fatales » comprend sa Carmen avec Plasson et Roberto Alagna en 2002, sa Manon avec le même Alagna en 1999. Le CD2 célèbre ses affinités pucciniennes (aussi évidentes et naturelles que celles verdiennes) : Tosca évidemment (toujours avec Alagna en 2000), et sa Butterfly (plus travaillée moins coulant de source : Rome, 2008, Pappano avec l'irrésistible Kaufmann). Le CD3 est le plus juste du point de vue stylistique : jamais Gheorghiu n'a tant convaincu que dans le rôle des filles plutôt que des amoureuses : son angélisme tragique sublime l'expression de la filiation ainsi ses Amelia de Simon

Boccanegra (Abbado, 1998), Gilda de Rigoletto (Chailly, 1999), Juliette de Gounod (avec Alagna, composant un duo sublime par sa couleur et son éloquence sombre et héroïque sous la baguette de Plasson, 1995), Charlotte de Werther (avec Alagna en 1998), Chimène du Cid (2010) ou Louise de Charpentier (2001). Le CD4 est un récital non moins captivant accompagné par entre autres par Jeff Cohen (Milan, 2006) qui souligne le soin du texte et l'architecture dramatique de chaque air (mais ni Porpora ni Haendel ne gagnent dans ce vibrato appuyé ni dans cette ligne inféodé au tremolo) ; y paraît par contre sa Comtesse des Noces (incursion mozartienne pleine de profondeur et de gravité tendre, de couleur essentiellement lacrymale, au velouté nostalgique, Londres 2006 sous la direction de Ion Martin, lourde et pesante aux tempi pachydermiques). L'apport de ce disque reste cependant l'offrande belcantiste de la Roumaine chantant Rossini et Bellini avec une séduction et un contrôle de la ligne, et toujours sa couleur tragique parfois âpre comme l'était Callas, qui font trembler : Rosina déterminée, Norma éthérée font aussi partie de l'accomplissement d'une voix singulière.

Le CD5 fait la part belle à Verdi : mélodies, opéras, oratorio (Libera me du Requiem, Abbado, 2001). S'y imposent naturellement : sa Violetta de 2010, et clin d'œil au miracle soltien de 1994 : l'Addio del passato de l'acte III. Mais aussi sa Leonora du Trouvère (Trovatore, Pappano, Londres, 2000) ; Elisabetta de Don Carlo (Abbado, Berlin, 1998)... Coup de cœur particulier pour le CD6, « verismo » dans lequel la diva a su approfondir la couleur sombre de son timbre de velours : Nedda de Pagliacci de Leoncavallo (2010), Suze de l'Amico Fritz (1995), Mimi (diverses prises de 1995, 2004 et 2010) : Maddalena d'Andrea Chenier de Giordano (2010), La Wally et surtout Adriana Lecouvreur de Cilea où figurent les deux airs clés de l'actrice amoureuse (Io son l'umile ancella (I) puis Poveri fiori, gemme de' prati (IV, 2001) ; enfin Magda de La Rondine de Puccini (1996). Mention particulière aussi pour sa Suor Angelica (Senza mamma, 2004). Le CD7 confirme sa parfaite diction française chez Gounod, Bizet et

Brel (récital couplé avec les compositeurs roumains ses compatriotes tels Brediceanu, Grigorio, Gheciu. Le CD8 reproduit une émission pour le BBC où Angela en 2004, se raconte au micro en anglais, récapitulation de sa carrière (souvenirs familiaux et témoignages d'une vocation pleinement assouvie par le travail...). Coffret en forme de portrait hommage absolument incontournable. A écouter pour mieux préparer votre prochaine écoute d'Adriana Lecouvreur à l'affiche de l'Opéra Bastille en juin et juillet 2015.

**CD, compte rendu critique. Angela Gheorghiu : autograph** (compilation recordings 1994-2011). 8 cd + 1 dvd. Coffret Warner classics 082564610478

---

**CD. Il Pianto d'Orfeo  
(Scherzi Musicali, Achten  
2013 – 1 cd DHM)**



CD. **Il Pianto d'Orfeo** (Scherzi Musicali, Achten 2013 – 1 cd DHM). Structuré comme un drame lyrique, le programme essentiellement dédié au premier baroque (XVII<sup>e</sup> italien, Seicento) se compose de quatre épisodes entre un prologue (magnifique sinfonia de Luigi Rossi) et son épilogue (Lasciate Averno du même Rossi, auteur hier révélé par William Christie et décidément

superlatif) : souhaitant démontrer que le genre opéra est né par le mythe d'Orphée et précisément dans le chant plaintif du berger thrace (il pianto d'Orfeo), instrumentistes et baryton directeur de Scherzi Musicali s'engagent ici pour l'articulation de la geste orphique illustrée par les intermèdes et premiers ouvrages composés par les premiers baroques : de Merula à Cavalieri, de Caccini à Monteverdi, de Rossi à Peri, se précise ainsi de l'un à l'autre, ce chant mi déclamé mi parlé, parlar cantando qui s'inspirant du souffle naturel de la parole, perfectionne un nouvel art d'explication du texte. En témoigne cet art du chant défendu avec plus de noblesse que de sensualité par le baryton et directeur de l'ensemble Nicolas Achten : la précision linguistique, l'intelligibilité, la justesse de l'intonation permettent concrètement de se plonger dans un bain de vertiges passionnels dont les plus grands champions sont moins les florentins Caccini et Peri que le romain Rossi d'une sensualité flamboyante qui parfois dépasse Monteverdi et annonce de facto Cavalli.

## Aux origines de l'opéra : la prière

# d'Orphée

Hélas le soprano de Deborah York a perdu de sa chair : voix blanche et droite qui contredit l'opulence languissante d'un Rossi par exemple (Mio ben, teco'l tormento...).

On suit ainsi les étapes du drame orphique : amours d'Orphée et d'Eurydice (I), puis mort d'Eurydice (II), lamentation et déploration (III : c'est là que le chant du berger infléchit jusqu'au dieu des enfers : indiscutablement Achten maîtrise les registres de la langue implorante, même si l'on peut regretter parfois de la dureté et un relâchement dans l'articulation. Les temps forts sont ici, la plainte confiée au seul cornet (la suave melodia) de Andrea Falconieri (scrupuleux, le cornet de Lambert Colosn reste linéaire) et surtout la prière d'Orphée à l'adresse de Pluton : Possente spirto de l'Orfeo de Monteverdi : style resserré et puissant du grand Claudio, véritable fondateur de l'opéra en 1607, avec ses effets d'échos entre violons et cornets, contrepoint lacrymaux du chant pur et agissant d'un Orphée, ardent, désirant et finalement victorieux, aux portes des Enfers. La projection du chanteur reste intense mais son chant aurait infiniment gagné à plus de simplicité et parfois d'atténuation, en servant davantage l'intelligibilité du texte (l'articulation est diluée au profit de la conduite vocale). Les instrumentistes se montrent plus inspirés encore dans l'intermède non vocal de Luigi Rossi « Les pleurs d'Orphée aillant perdu sa femme », sommet déploratif d'une intensité et gravité expressive digne de Monteverdi (page 24). Rossi composera bientôt son Orfeo de 1647 pour être joué à Paris à la demande de Mazarin.

Manquant là encore de souffle halluciné, d'urgence expressive, de relief mordant, Nicolas Achten semble bien peu inspiré dans le Landi final. Dommage mais on ne peut nier qu'il y manque encore une ferveur première, une impatience suave, surtout dans les couleurs de la voix, une diversité d'intentions qui aurait pu animer et habiter le texte autrement ; qualités ici

manquantes qui font les grands Orphées à l'opéra. Pas sûr que le chanteur puisse demain supporter la tension permanente en chantant intégralement Orfeo de Monteverdi : il y faut de la subtilité, de l'imagination, de la profondeur...

Face à un répertoire qui s'affichait prometteur voire passionnant, les musiciens de Scherzi Musicali -pour leur premier cd chez DHM (le label baroque de Sony classical), sont encore un peu verts. Mansue de temps d'approfondissement, manque de vrai travail de compréhension des intentions des textes... le résultat est encore trop superficiel, rendant plus que valable l'approche plus enfiévrée et visionnaire des Harnoncourt, Christie, Stubbs d'hier. Nos réserves ici et là n'empêchent pas de reconnaître un programme idéalement conçu, dont les facettes si ténues et nuancées méritaient une approche plus aboutie sur le plan vocal comme instrumental. Autre critique : pourquoi avoir mis sur le visuel de couverture les larmes d'une femme quand c'est bien le poète Orphée qui en s'exprimant a su émouvoir et convaincre : la plainte et la prière salvatrice dont il est question sont bien celles d'un homme, et non des moindres : l'inventeur du chant lyrique. Contresens et source de confusion pour le jeune public et les curieux non connaisseurs (mais on y reconnaît bien les promesses d'un marketing approximatif). En conclusion : voici un ensemble à suivre avec l'espoir, inspiré par un répertoire si exigeant, qu'il se perfectionne encore et encore.

CD; compte rendu critique. Il Pianto d'Orfeo (or the birth of opera). Luigi Rossi, Caccini, Peri, Monteverdi, ... Scherzi Musicali. Nicolas Achten, baryton. Deborah York, soprano. 1 cd DHM Deutsche harmonia mundi. Enregistré en novembre 2013 en Belgique.

---

# CD, compte rendu critique. If the owl calls again. ... récital de Christianne Stotjin, mezzo soprano (1 cd Warner classics)



CD, compte rendu critique. If the owl calls again. ... récital de Christianne Stotjin, mezzo soprano (1 cd Warner classics). La mezzo néerlandaise née à Delft patrie de Vermeer, Christianne Stotjin cultive des couleurs chambristes souvent embrasées qui lui conviennent idéalement d'autant qu'elle s'entoure de partenaires instrumentistes (pointures chambristes du groupe Oxalys dont le flûtiste requis pour Delage entre autres, Ton Fret...) ; aux côtés de la cantatrice au souffle capiteux, les musiciens partagent un même feu crépitant, précis et allusif composant des paysages introspectifs comme une série d'illuminations ... atmosphère du songe et de la prière aussi comme de la nuit mystérieuse : la cantatrice superbe diseuse (ses disques précédents en témoignent : outre Mahler, elle a chanté Schubert et Wolf...), exprime par son timbre capiteux et chaud, sa diction parfaite même en français pour Delage et Ravel, l'essence poétique, suggestive, enivrée et sensuelle des textes assemblés.



Dans ce parcours serti (baudelairien), aux sons et mots qui se répondent, avouons notre totale enthousiasme pour les quatre poèmes hindous de Maurice Delage, immersion impresionniste constellée des perles vocales où la mezzo sait conserver

toujours l'intelligibilité linguistique, tout en soignant la tension et la ciselée poétique requise. Les Delage forment un préambule idéal pour sa propre lecture des deux Ravel : Kaddisj et L'énigme éternelle d'un raffinement expressif semblable (avec duduk pour le premier chant : ajout pertinent qui creuse la couleur doloriste).

La limpidité des 3 mélodies de Martin; puis le lyrisme embrasé des trois songs de Frank Bridge, trois ponts vers une extase nocturne à la voluptueuse et tenace étrangeté, ferment le récital en tout point superbement habité. Le timbre soyeux et rugueux et pourtant aux aigus clairs de Christianne Stotjin sait développer une articulation précise et suggestive qui pourrait la conduire vers Charlotte, Carmen. Sa maîtrise des mondes clos et itnérieurs, son sens de la mélodie et du lied convainquent.

Le soin des chansons ainsi collectées, la complicité des instrumentistes, la profonde originalité du parcours sous l'aile d'un hibou initiateur et protecteur (voir le visuel de couverture et lire la notice) affirme ici un tempérament et une nature musicienne superlative, amoureuse des mots. Envoûtant. C'est naturellement un nouveau CLIC de classiquenews.

**CD, compte rendu critique. If the owl calls again. Récital de Christianne Stotjin, mezzo soprano.** Mélodies et songs de Marx, De Kanter, Moussorgski, Maurice Delage, Ravel, Frank Martin, Caplet, Frank Bridge. Joseph Breinl (piano), Antoine Tamestit (alto), Rick Stotijn (contre basse), Toon Fret (flûte), Oxalys Ensemble. 1 cd **Warner classics**.

# CD. compte rendu critique.

## Dubois : Aben Hamet (Malgoire, 2 CD ALT, mars 2014)

CD. compte rendu critique.  
Dubois : Aben Hamet (Malgoire, 2 CD ALT – mars 2014). Il y a un an, Jean-Claude Malgoire dans l'esprit de troupe qui l'anime à la tête de l'Atelier Lyrique de Tourcoing osait reconstituer Aben Hamet d'après les Abencérages de Chateaubriand : un opéra orientaliste qui ne pouvait guère être monté car la partition orchestre était perdue (elle sera retrouvée à la BNF par un heureux hasard de circonstance, juste après les représentations de Tourcoing) : pas démonté, Jean-Claude Malgoire en proposait alors sa propre version orchestrale s'appuyant sur un solide travail d'orchestration d'après la partition connue chant et piano et d'après les traités d'orchestration de l'époque comme la manière contemporaine de Gounod, Massenet, Bizet... Le fondateur de l'Atelier lyrique de Tourcoing s'inspirait aussi de son écoute attentive des autres partitions de Théodore Dubois mieux connues et éditorialement complètes (Symphonies, l'oratorio Le Paradis perdu...).

En découle une instrumentation colorée et parfois miroitante (comme peu l'être un tableau de l'excellent peintre Gérôme, lui aussi « institution » comme le fut Dubois), où règnent



évidemment la harpe, les cors, et le saxo, – alors instrument nouveau presque incontournable-, et les accents proprement orientalisants aux percussions tels que clochettes, castagnettes, tambour de basque...

**Dans un esprit de troupe, Jean-Claude Malgoire restitue l'opéra orientaliste de Dubois : Aben Hamet**

## **Fatalité des guerres affrontées...**



Classiquenews avait souligné la réalisation de cette restitution lyrique, finement menée, bénéficiant comme toujours à Tourcoing d'une distribution solide qui combinait des tempéraments scrupuleusement caractérisés. Dans les rôles des amants maudits que leur religion respective écarte définitivement (leur duo à l'église au III scelle cette impossibilité tragique), Aben et Bianca, Guillaume Andrieux et Ruth Rosique incarnent avec ardeur deux profils éperdus rattrapés par la fatalité des religions affrontées.

Le dernier Abencérage soulève vainement les Maures de Grenade, contre les Espagnols, certainement sous la pression d'une mère (Zuléma), rien que revancharde et haineuse : Aben y sacrifie toute vie amoureuse avec la catholique Bianca (fille du Duc de Santa Fe, elle même descendante du Cid, vainqueur des Maures au XI<sup>e</sup>) : il y perd aussi la vie puisque l'action s'achève avec la mort du guerrier dérisoire dans les bras de Bianca... L'amour est impossible entre deux jeunes gens de religions opposées, ainsi que Chateaubriand le dit aussi dans son roman Atala. C'est aussi la folie des haines séculaires et transgénérationnelles que les parents transmettent à leurs enfants. Une sorte d'endoctrinement familial, stupide et destructeur. On voit bien que la partition ainsi n'est pas que décorative ni séduisante.

Le chef défend avec conviction l'une des partitions les plus habiles de Dubois l'académique (version rééquilibrée de 1888 conçue par l'auteur après la création de 1884), qui malgré les volontés ici et là de le réhabiliter, peine à être enfin reconnu : l'histoire dira si mon œuvre sera appréciée à sa juste valeur... on connaît l'adage. Persistent une réticence et le poids d'un soupçon tenace vis à vis des Académiques du XIXème, suspectés (à torts) de conformité crasse. D'autant que Dubois fut membre de l'Institut, Professeur et directeur du Conservatoire, auteur d'un traité d'harmonie...

L'engouement pour son style précis, souvent raffiné, et ici fidèle aux enjeux humanistes du sujet illustré avant lui par Chateaubriant, reste timide. Il revient à Jean-Claude Malgoire, chef toujours surprenant par ses choix et visionnaire, le mérite de ne jamais se tromper et servir des œuvres qui méritent absolument d'être révélées au grand public. Le coffret de 2 cd souligne les bénéfices d'un travail unique en France qui allie l'original raffiné et l'esprit de troupe dont la cohérence et l'énergie collective font si souvent défaut ailleurs.



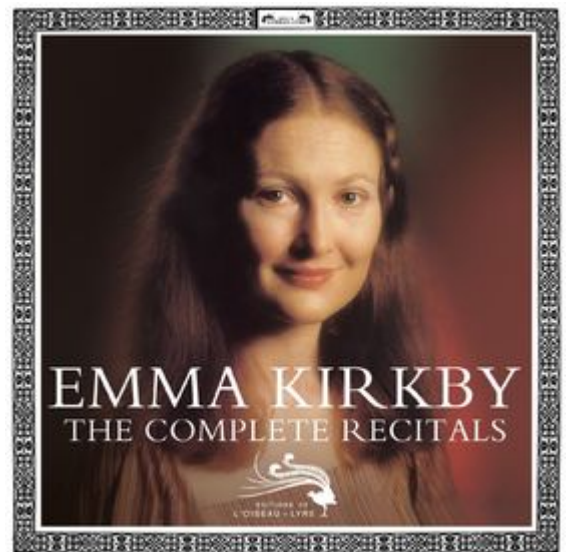
**CD. Dubois : Aben Hamet (version 1888).** Avec Guillaume Andrieux, Ruth Rosique, Nora Sourouzian, Hasnaa Bennani, Marc Boucher... Atelier lyrique de Tourcoing, La Grande Ecurie et la chambre du Roy. Jean-Claude Malgoire, direction. Enregistré à Tourcoing en mars 2014.

2 cd Atelier Lyrique de Tourcoing. **LIRE aussi notre annonce de la parution du cd Aben Hamet de Dubois par Jean-Claude Malgoire...**

---

# CD, compte rendu critique. EMMA KIRKBY, the complete recitals editions de L'Oiseau-Lyre

CD, compte rendu critique. EMMA KIRKBY, the complete recitals editions de L'Oiseau-Lyre : songs, Bach, Haendel, Mozart... Anthony Rooley, Christopher Hogwood : 1978-1990 12 cd Decca L'Oiseau Lyre 478 7863. Née en 1949, formée dans le sérail d'Oxford puis se perfectionnant comme soliste d'ensembles de chambre, la soprano britannique Emma Kirkby est fêtée



en avril 2015 par la firme L'Oiseau Lyre. Voici la muse et l'interprète la plus emblématique de cette esthétique baroqueuse à l'anglaise, qui de l'autre côté de la Manche fut l'équivalente d'une Montserrat Figueras auprès de Jordi Savall. La soprano Britannique Emma Kirkby débute sa carrière dans les années 1970, en collaboration avec le luthiste Anthony Rooley, musicologue et interprète qui relit aussi bien les répertoires britanniques qu'italien (on lui doit une intégrale des Madrigaux de Monteverdi, cycle blanc, certes proche du texte mais qui s'interdit souvent tout débordement expressif, toute sensualité suspecte). Puis sa coopération avec Christopher Hogwood chez les grands baroques, de Bach à Haendel accomplit une carrière dédiée aux passions baroques, en particulier dans la sphère réglée mesurée du répertoire sacré (cantates, oratorios... jusqu'aux motets de Mozart).

**Partenaire de Rooley et Hogwood, la soprano vedette des 80s inspire à Decca L'Oiseau Lyre un coffret portrait**

## **Kirkby, voix et muse du Baroque anglais**

Le coffret portrait dédié à la cantatrice emblématique des années 1980-1990, récapitule ses choix artistiques et ses collaborations enregistrés par les ingénieurs de Decca L'Oiseau-Lyre de 1978 à 1990. Du style tricoté, minutieux, appliqué parfois un peu trop scrupuleux si frappant dès son premier disque ici présenté (Lady Musik, cycle de songs elisabethains de 1978 avec Rooley), aux cantates de Bach et de Haendel, « La Kirkby » sert les partitions avec une précision ciselée, proche du texte, mais parfois sans guère de souffle ni de vertiges hallucinés.

Le timbre lumineux convient aux partitions sacrées indiscutablement ; et son style dentelé rappelle les premiers essais de lecture informée dans les années 1980... Mais ici l'excès de précision sacrifie souvent l'architecture. Le détail oublie l'intention globale.

Pour preuve Disserratervi, o porte d'Averno de la Resurrezione de Haendel dont Hogwood et la soprano font une pièce de tapisserie habilement articulée sans rebond dramatique. La précision délicate et claire de la soprano sied beaucoup mieux aux inflexions introspectives et méditatives du Messiah (Bonus du cd 10 de 1981 et 1982 avec Hogwood toujours). Mais oublions la style haché et laborieux de ses airs dans La Création (Hogwood, 1990).

Voix droite, d'une pureté distante et comme désincarnée, le soprano sans vibrato peine quand même à émouvoir dans Mozart (et ses motets dont l'Exsultate, jubilate... bien sage – Hogwood, 1983). On lui préférera nettement son programme d'airs mozartiens en particulier les airs metastasiens, idéalement tendres d'Il rè pastore ou les airs Ah lo previdi (et sa

résolution à 7mn avec hautbois obligé, suave et caressant) ou Ch'io mi scordi di te? d'une application moins contrainte et librement dramatique à laquelle répond la vitalité très pointilliste, comme taillée au scalpel du chef Hogwood (cd 12, Londres 1988).

Du reste, le chef anglais disparu un mois après Frans Brüggen (et Lorin Maazel) en septembre 2014, a marqué l'évolution tardive de la soprano dont il partageait le même idéal : précision métallique et sens du détail, mais texte toujours en avant, pilotant ses Bach, Haendel, Mozart, cherchant une voie médiane / idéale entre abstraction spirituelle et suavité séduisante. Avec son orchestre Acadamy of Ancient Music (fondé en 1973 et dirigé jusqu'en 2006), chef et soprano auront réalisé une esthétique sonore cohérente même si nous on voyons aujourd'hui les limites (tiédeur, surprécision jusqu'à la fragmentation...).

Emma Kirkby demeure convaincante dans les emplois réservés à son « modèle » la chanteuse épouse de Thomas Arne, Cecilia Young chantant les songs de son mari ou les Haendel qui lui ont été destinés (Alcina, Ariodante, Alexander's Feast, Saul...). Soin du verbe, musicalité précise, tension vocale, voici indiscutablement en 12 cd les apports les plus spécifiques d'Emma Kirkby, ambassadrice du chant informé chez Bach et Haendel ; plus tendue et ciselée parfois dure (minaudante diront les plus critiques) chez Mozart. La soprano vedette de Christopher Hogwood aura marqué l'interprétation en Grande Bretagne dans les années 1970 et 1980. Coffret indispensable.

**CD, compte rendu critique. EMMA KIRKBY, the complete recitals editions de L'Oiseau-Lyre : songs, Bach, Haendel, Mozart...Anthony Rooley, Christopher Hogwood : 1978-1990 12 cd Decca L'Oiseau Lyre 478 7863.**

1. CD « Elizabethan Songs » – Lautenlieder von Bartlett, Campion, Danyel, Dowland, Edwards, Jones, Morley, Pilkington (1978)
2. CD « Pastoral Dialogues » – Werke von Jones, Corkine, Dowland, Johnson, Lawes, Foggia, Peri, Falconieri, D'India, Grandi, Rovetta, Merula (1980)
3. CD « Amorous Dialogues » – Arien & Duette von Morley, Lawes, India, Ferrari, Monteverdi
4. CD « Duetti da camera » – Werke von Monteverdi, d'India, Sabbatini
5. CD Purcell: Lieder & Arien (Hark, how all things; If Music be the food of love; Evening hymn u. a.)
6. CD Bach: Kantaten BWV 211 « Kaffee-Kantate » & BWV 212 « Bauern-Kantate »
7. CD Bach: Hochzeits-Kantaten BWV 202 & 210; Arien BWV 208 & 509; Rezitativ & Arie « Schlummert ein » aus Kantate BWV 82
8. CD Emma Kirkby sings Mr. Arne – Arien von Händel, Arne, Lampe
9. & 10. CD Händel: Italienische Kantaten HWV 81, 123b, 136a, 170 171, 189, 192, 196, 201
11. CD Mozart: Exsultate jubilate KV 165; Regina coeli KV 108 & KV 127; Ergo interest KV 143
12. CD Mozart: Arien aus Il re pastore & Zaide; Konzertarien KV 217, 272, 383, 505

---

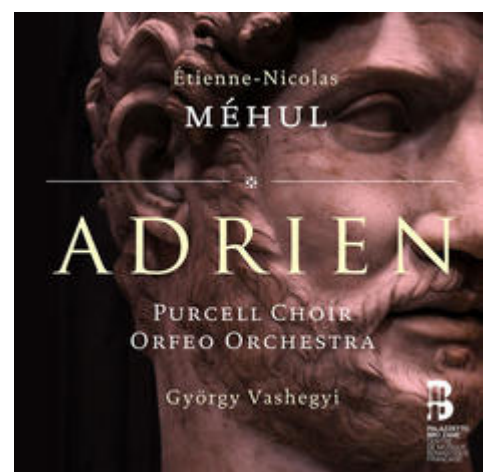
**CD. Compte rendu critique.**  
**Méhuł : Adrien (György**

# Vashegyi, 2012. 2 cd (Palazzetto Bru Zane)



CD. Compte rendu critique. Méhul : Adrien (György Vashegyi, 2012. 2 cd Palazzetto Bru Zane). Le génie de Méhul enfin réhabilité ! D'abord proposé en téléchargement sur la toile, l'enregistrement d'Adrien nous revient sous une forme classique, en 2 cd et avec notice (courte) et livret (intégral). De quoi jugez sur pièce et repérer un nouveau jalon lyrique d'importance, entre classicisme et romantisme. A l'époque du Directoire, Adrien est bien un sommet lyrique dans le style gluckiste et frénétique : irrésistible. D'où, en dépit de quelques réserves (parmi les solistes), notre CLIC d'avril 2015. Les perles méconnues sont rares : en voici une, superbe qui éclaire mieux l'apport de Méhul au genre lyrique dans à la fin des années 1790, avant l'Empire.

Ardennais, encouragé par Gluck, parfait connaisseur des dernières lueurs et crépitements de l'esprit des Lumières, et non des moindres celles de Mozart et CPE Bach, d'une sensibilité Haydnienne, préfigurant déjà Beethoven, Etienne-Nicolas Méhul a surtout marqué l'évolution du genre opéra comique, de couleur héroïque, qui lui vaut à l'heure de la Révolution, ses plus grands succès salle Favart : Euphrosine (1790), surtout Stratonice (1792), Mélidore et Phrosine (1794) ou Ariodant (1799), contemporains de la Médée de Cherubini (1791). Adrien (conçu dès 1791, mais créé à l'Opéra de Paris en 1799) est ce maillon décisive qui cultive cette sensibilité



guerrière (chœur « Règne à jamais » au III qui rappelle l'auteur du Chant du départ) déjà si nettement explicite chez l'ultime Gossec (Thésée, récemment ressuscité) : ici, la fibre martiale, fiévreuse si proche d'un Beethoven se développe dès l'ouverture, magnifique lever de rideau (réemploi de l'ouverture de son opéra de 1794, Horatius : avec Uthal, emblème des opéras impériaux sous Napoléon de 1806, Méhul démontre la noblesse de son inspiration ossianique (si admirée de l'Empereur), cultivée ici sans violons ! Le compositeur lyrique devait ensuite montrer son ambition symphonique dans ses 5 Symphonies écrites de 1808 à 1810.

L'opéra doit au portrait d'abord imparfait de l'Empereur Adrien, de nombreuses réticences et une genèse chaotique : Méhul y portraiture le pouvoir sans fard : le romain y est instable, faible ou despotique, et bien peu maître de lui-même : l'antithèse des princes éclairés pourtant légués par le XVIII<sup>e</sup> des Lumières. Pourtant bénéficiant des manières contemporaines de Cherubini, Lesueur ou Steibelt, Méhul ne cessa en vérité de reprendre l'écriture d'Adrien, corrigeant, réadaptant le sujet et son traitement musical. D'où l'intervalle entre les premiers tableaux en 1791 et la création 8 années plus tard en 1799.

Méhul réserve aux protagonistes (dont surtout Erimène et Adrien) de longs récitatifs accompagnés qui mettent en avant les qualités déclamatoires des chanteurs : la « sécheresse » des seules cordes ponctuant le discours chantant, laisse pourtant l'éloquence du verbe qui emprunte au théâtre tragique – celui de Racine -, sa noblesse et sa gravité. Il en résulte une grandeur qui tant à l'épure et qui évidemment cite l'Antiquité et la simplicité héroïque de Gluck. Un équivalent musical de l'art sévère et néoclassique de David.

Méhul perfectionne en 1799 un nouveau type d'opéra héroïque et frénétique, d'une nervosité guerrière au diapason de la période du Directoire...

## Adrien à Antioche : la clémence de l'Empereur



Adrien, empereur écrasé par l'exercice du pouvoir, s'humanise ici au contact de la belle captive Emirène...qui lui inspire une passion irrépressible : « vous êtes plus libre que moi » lui dit-il... Si le ténor requis pour cette

résurrection (**Philippe Do**) ne chantait pas aussi faux au I puis épisodiquement (défaut qui va en s'atténuant fort heureusement car il y va du rôle central), l'on pourrait croire à sa souffrance cachée. Mais en dépit d'un timbre séduisant et d'aigus faciles, la manque de précision dans la ligne vocale, le style qui manque d'imagination et s'entête dans une mécanique d'intonation, déçoivent globalement. Quel dommage ! On sent que Méhul a souhaité nuancer les facettes d'Adrien selon les tableaux : dans ses confrontations multiples avec les Parthes Cosroès et Emirène naturellement, avec Sabine aussi.

Le rôle passionnant, défendu avec un scrupule dramatique plus mûr et nuancé (maîtrise du phrasé, couleurs du timbre) demeure la superbe Emirène de **Gabrielle Philiponet**. Moins aboutie et semblant chercher la justesse, la Sabine de **Jennifer Borghi** passe à côté d'un personnage lui aussi passionnant : c'est elle qui épousera finalement Adrien, non sans avoir révélé sa haine jalouse vis à vis d'Emirène qu'elle prenait pour sa rivale. Son air « *Quittons ces lieux que je déteste...* » au

III indique un tempérament bouillonnant et éruptif que la mezzo éclaire cependant avec une certaine nervosité maîtrisée. En 1799, Méhul livre un drame repris donc corrigé en de nombreux endroits : finalement son portrait peu flatteur de l'Empereur, sait recueillir la figure politique héritée des Lumières : au III, Adrien sait être magnanime et généreux ; il renonce à Emirène, la destinant à son aimé Pharnaspe (excellent **Philippe Talbot**). Adrien épousera Sabine.

De très belles scènes mêlant chœur et solistes (I, scène 7 : le chœur du peuple, la bataille et la victoire des romains contre les Parthes envahisseurs...), nerveuses, tendues, flamboyantes même dans le style du dernier Gossec que l'on vient de citer, s'affirment comme d'éclatantes réussites, d'autant plus éloquentes sous la direction impeccable du chef hongrois **György Vashegyi** (on a pu voir récemment son talent se confirmer pour la résurrection des Fêtes de Polymnie de Rameau). Dans l'exposition des sentiments contraires des 5 solistes sur les 3 chœurs (peuple, romains, Parthes), dans le développement spectaculaire et surexpressif de l'orchestre, Méhul préfigure ce qui fera la recette des succès romantiques d'un Meyerbeer, et avant lui de toute une génération nouvelle d'auteurs héroïques et frénétiques : diffuseur en France du style Sturm und Drang (tempête et passion), où percent de nouveaux éclairs orchestraux, Mehul se montre le continuateur génial de Gluck et de Vogel : à ce titre la pantomime de Cosroès, roi des Parthes et père d'Emirène, qui à l'acte II, mène ses troupes pour assassiner Adrien en revêtant les costumes des romains qu'ils ont précédemment tués, s'avère un sommet lyrique d'un dramatisme précis, fantastique, et déjà romantique, comme peut l'être avant lui dans Renaud de Sacchini (1783), le début du III, où le Napolitain évoque un front de guerre, entre désolation fumante et guerriers mourants; il n'y a pas à cette époque de scène d'une telle

noblesse trépidante : style de fer certes, véritable inspiration antique, qui prépare au sublime chœur des Parthes vengeurs qui portés par un Cosroès halluciné (très convaincant **Marc Barrard**) honore le dieu des enfers, Pluton. L'enchaînement des deux tableaux est saisissant. Cet accomplissement remarquable (entre autres) mérite de réserver le meilleur accueil et à l'œuvre et à l'interprétation qui nous en est ici proposée. D'autant que l'orchestre et le chœur sont sans failles : précis, ronds, bondissants, caractérisés. **C'est donc un CLIC de classiquenews. N'hésitez pas cet Adrien est une révélation.**



**CD. Compte rendu critique. Méhul : Adrien (version 1799).** Gabrielle Philiponet (Emirène), Philippe Talbot (Pharnaspe), Cosroès (Marc Barrard), Philippe Do (Adrien), Jennifer Borghi (Sabine)... Purcell choir, Orfeo Orchestra. György Vashegyi, direction. Enregistré à Budapest en juin 2012. 2 cd Palazzetto Bru Zane.

---

**CD, coffret : Mercury Living**

# presence : The collector's edition (Paray, Dorati...53 cd)



CD, coffret, compte rendu critique : Mercury Living presence 1951-1968 (53 cd). Tout commence en 1951 lorsque Mercury fait la démonstration de sa pertinence technologique avec le nouveau mode d'enregistrement live conçu par Bob Fine, en particulier manifeste dans Tableaux d'une exposition de Moussorgski joué par Rafael Kubelik et le Symphonique de

Chicago réalisé la même année : de fait si l'on en juge par les documents ici rassemblés, la prise présente un relief exceptionnel, une analyse très fine des timbres avec cette sensation spatiale inédite jusque là. Dès lors portés par une définition stimulante de la présence orchestrale, les ingénieurs de Mercury réalisent pas moins de 350 enregistrements dans cette technologie, pendant 17 ans : la période marque un âge d'or de l'enregistrement stéréo (3 micros omnidirectionnels a minima).. ceux là même qui paraissent en visuel de couverture du coffret) flattant la sonorité produite, révélant et soulignant le **geste superlatif de chefs ici essentiellement Antal Dorati ou l'excellent Paul Paray** : écoutez le miel flamboyant, vénéneux et tragique de la Symphonie de Franck de 1959 (outre l'urgence globale, notons le jaillissement spectaculaire des harpes dans l'Allegro final... un « effet » assez sensationnel permis par le son Mercury des années 1950) avec son orchestre d'alors, le mythique Symphonique de Detroit depuis emporté avec la récente faillite de la ville américaine, une perte inestimable qui renforce la très haute valeur des prises réunies dans le

coffret. L'acuité du geste, la sûreté de l'architecture, la tension qu'instaure Paray reste plus de 50 ans après, très convaincantes.

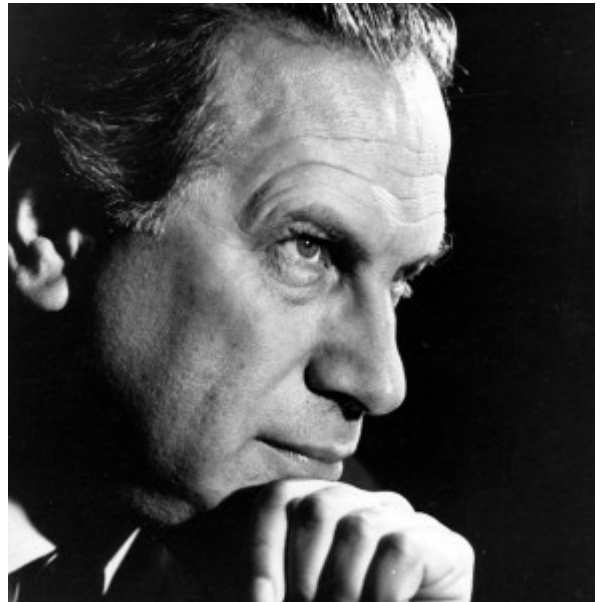
Même « démonstration » sonore et spatialisée restituée pour l'ouverture 1812 de Tchaikovsky par Dorati en 1954 : où tous les effectifs, impressionnants sont parfaitement ordonnés et superbement restitués grâce à un étagement spécifique pour la prise de son. Citations de la Marseillaise et bruits comme déflagration de guerre, rien n'est laissé de côté dans une superbe fresque stéréo dont l'acuité de la définition sonore reste admirablement traitée... Dans cette réalisation des origines pour Mercury, Dorati porte tout l'édifice, avec souffle et fièvre.

**L'esthétique défendue par Fine (LP, « Living presence »)** semble être la vie même (prise de son naturelle et très proche) : le relief des instruments y gagne une activité impressionnante, une intensité et une proximité saisissante que les prises actuelles peinent à égaler: l'auditeur semble immergé dans l'océan orchestral... d'autant plus que le dispositif est encore amélioré en 1961.

Cette déjà 3ème boîte estampillée Mercury living presence compile bon nombre de bandes déjà publiées en 1990 mais remastérisées ici et complétées par des inédits provenant du fonds anciennement Philips. Y figurent aussi les accomplissements de **Frederick Fennel** (divers orchestres dont l'excellent harmonie de vents Eastman Wind ensemble d'une énergie ciselée dans Rossini, Gounod et même Wagner, cd 18, 1959), sans omettre ses réussites chez Porter, Gershwin, Herbert, ces trois derniers avec le Studio Orchestra au début des années 1960... ; ou encore **Howard Hanson**.

**Perles du coffret :**

Entre autres accomplissements indiscutables, qui rendent ce coffret aussi indispensables que ceux récemment chroniqués sur classiquenews et lauréats légitimes du CLIC de classiquenews, saluons **l'intégrale du Tchaïkovsky que totalise ainsi Dorati** dans le dispositif Mercury LP, ce avec différents orchestres (Minneapolis, London Symphony



Orchestra avec ce dernier les Symphonies 1,2, et surtout 3 opus 29 sont inoubliables datant de 1965) et suivant l'évolution technologique en cours (avant et après l'amélioration de 1961). de ce point de vue, le coffret est une mine inestimable pour ceux qui voudront mieux connaître le geste du chef, frappant par sa vision affirmée, indiscutablement dramatique et d'une finesse d'expressivité rare : Les variations concertantes de Ginestera, The Young Person's Guide to the orchestra de Britten, la Symphonie n°3 de Copland, festivals romain et les 4 Impressions symphoniques de Respighi, tous documents majeurs propres aux années 1953, 1954, récoltent les fruits d'un travail passionnant entre le chef et le Minneapolis Symphony Orchestra, doublé par une réflexion sur la restitution sonore de chaque interprétation, la finalité et le sens de l'enregistrement.

**De même l'intuition géniale du défricheur Paul Paray** défenseur comme un certain Martinon outre atlantique (à Chicago avec le Symphonique local à peu près dans les mêmes années 1960) d'un certain romantisme français défendu avec une vitalité inouïe et sans instruments d'époque... la sensibilité analytique et fiévreuse étonne encore comme sa science fluide qui sait caractériser chaque épisode, emporte l'adhésion ; le geste est sûr, la tension dramatique palpable, l'articulation claire et précise... : écoutez le cd 30 (ouverture du Roy d'Ys de Lalo,

Suite du ballet Namouna exceptionnel et mésestimé, Symphonie de Chaussou. ...: qui ose aujourd'hui programmer une telle succession? Aucune salle parisienne... Paray osait tout à Detroit en 1956 et 1957). Incroyable audace visionnaire. Comme d'ailleurs Dorati qui en 1959 enregistre le symphonisme virtuose et d'atmosphère de la Giselle d'Adam, cycle achevé par Fistoulari).

Au sein du corpus Paray, saluons tout autant, la fiévreuse Symphonie n°2 de Sibelius, à la fois ciselée et échevelée, d'une ivresse sensible et précise phénoménale : à l'heure où tant d'audace et de rage nuancée font défaut, la direction de Paray, exaltée, vive, palpitante, déterminée comme poétique et



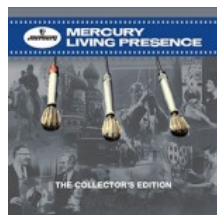
profonde, servie par une prise de son qui en accuse chaque accent, projette chaque pulsion, fait figure de modèle. Quel tempérament et quelle intelligence (cd 28, Detroit Symphony Orchestra, 1959). Paray exalte la matière sonore en un crépitement de plus en plus énergique et lumineux, matière à fusion ou à élévation. La réussite est totale. Même ivresse sonore et dramatisme percutant, incisif dans un formidable programme Wagner de 1956 et 1960, comprenant dans le cd 35 : musique du feu et adieux de Wotan de la Walkyrie, ouverture de Rienzi, Voyage de Siegfried sur le Rhin du Crépuscule des dieux, Siegfried Idyll, prélude de l'acte III de Tristan und Isolde...



Sommet de l'élégance électrisante, remarquable de souplesse et de tension motorique avec un galbe et des nuances exquis, le London Symphony orchestra sous la direction de Mackerras (cd26 : Londres, 1961 : compilation digne d'un Concert du Nouvel An par son entrain et sa finesse superlative, regroupant Smetana, Nicolai, Strauss, Weber, Thomas, Tchaïkovski... ce programme festif et

classieux, incarne en 1961, un sommet du son Mercury LP, un modèle de programmation idéale pour les Prom's.

**Le coffret Mercury contient bien d'autres trésors d'interprétation**, sublimés par une prise de son exemplaire ; voyez en derniers choix : les Concertos pour piano de Liszt par Richter et Kirill Kondrashin – Londres, 1961 ; Sonates pour violoncelle et piano par le même Richter et Rostro, duo intense et fiévreux de 1961, 1962 et 1963 ; mélodies de Moussorgski, Tchaïkovski, Prokofiev (5 poèmes d'Anna Akhmatova) par le couple à la ville, à la scène : Galina Vichnevskaya et Rostro (Londres, juillet 1961)... Par la richesse des œuvres abordées, défendues par des chefs et des orchestre de premier plan, ce coffret est indispensable. C'est donc un CLIC de classiquenews d'avril 2015.



**CD, coffret : Mercury Living Presence. The true story of a legendary label : 1953-1969 (53 cd).**

Œuvres d'Adam, Beethoven, Berlioz, Brahms, Chausson, Dvorak, Rossini, Schumann, Sibelius, Tchaïkovski, Wagner... London Symphony orchestra, Minneapolis Symphony Orchestra, Detroit Symphony Orchestra, ... Antal Dorati, Paul Paray, Sir Charles Mackerras...

**En résumé : le coffret Mercury de 53 cd** recueille le meilleur des chefs légendaires : Antal Dorati (cinquantaine) et Paul Paray (soixantaine avec le Detroit Symphony Orchestra). Détails :

**Antal Dorati (1906-1988)**, né à Budapest, nous lègue ici les fruits de ses années mûres, celles qui sont postérieures à sa naturalisation comme citoyen américain en 1947, dévoilant l'ahurissante sensibilité de la cinquantaine : direction affûtée, fièvre orchestrale : Symphonies de Brahms (LSO et Minneapolis SO entre 1957-1963), L'Écossaise de Mendelssohn (couplée avec l'ouverture Les Hébrides, de 1956 – LSO), L'Héroïca de Beethoven (Symphonie n°3) de 1957 (Minneapolis); Shéhérazade de Rimsky (Minneapolis, 1958), Le Coq d'or et

Capriccio espagnol du même (LSO 1956, et 1959) ; un somptueux programme Richard Strauss de 1955 (Suite du Chevalier à la rose, Rosenkavalier écrite par Dorati lui-même, Mort et transfiguration et Don Juan avec le Minneapolis SO (un must). Corpus autant incontournable, les Symphonies de Tchaïkovsky (1-4, LSO de 1965), et la 5ème (LSO, 1961), sans omettre les 4 Suites pour orchestres et la Mozartiana de 1966 avec le New Philharmonia Orchestra... et surtout l'ouverture 1812 et Capriccio italien de 1954 (Minneapolis) : soit une quasi intégrale du Tchaïkovski symphonique. Le coffret met en avant la réalisation du chef hongrois avec les orchestre Minneapolis (1953-1958), puis le LSO et le New Philharmonia à Londres, dans le dernier dispositif technologique Mercury.

**Paul Paray (1886-1979)**, bien oublié aujourd'hui est une figure saisissante de la direction comme ses 9 témoignages / programmes Mercury nous le prouvent, de surcroît valorisés dans le dispositif Mercury. Celui qui fut compositeur (3 Symphonies) et obtint le Prix de Rome en 1911 (cantate Yanitza), directeur musical principal de l'Orchestre Colonne à Paris dès 1932, se montre interprète affûté, aux accents parfois ardents voire incandescents, au delà de l'image lisse et éduquée, tirée à quatre épingles selon les convenances de sa bonne éducation : c'est surtout sa coopération après la guerre (en une soixantaine rayonnante) avec le Detroit Symphony Orchestra à partir de 1951 qui illustre ses années dorées aux States : un miracle musical et un accomplissement orchestral dont le coffret Mercury témoigne ici. Chaque disque enregistré (surtout de la musique française selon les attentes du public américain) est un record de vente, et est ensuite distribué en Europe par Philips. A 76 ans, en 1962, Paul Paray prend congé de Detroit et son séillant orchestre dont il a fait l'un des meilleurs du TOP 5 aux Etats Unis. Il est dommage que Paray comme compositeur n'ait pas enregistré alors ses propres œuvres : il aurait bénéficié d'une phalange remarquable et d'une prise de son tout autant idéale.

Le corpus Paray Mercury Minneapolis comprend ici les 4

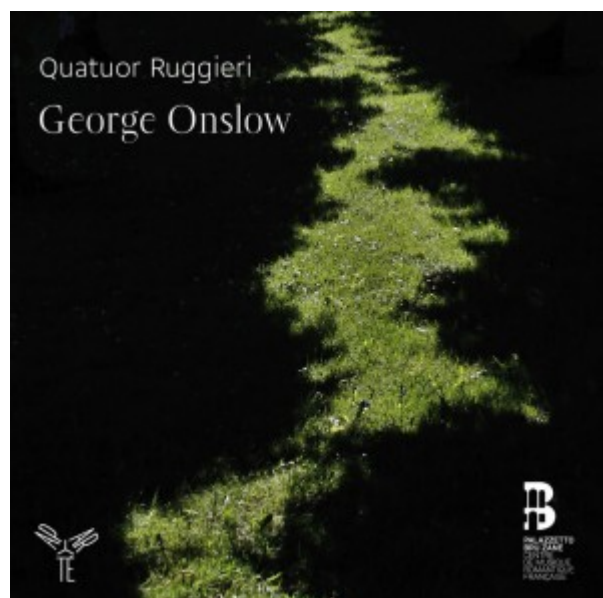
Symphonies de Schuman (1953-1958) ; la trop rare et pourtant passionnante et vénéneuse Symphonie de Chausson de 1956, la Symphonie n°2 de Rachma (1957), l'ouverture du Roi d'Ys et la Suite Namouna de Lalo de 1958 ; l'éblouissante et captivante Symphonie n°2 de Sibelius, la Symphonie en ré de Franck, la Fantastique de Berlioz (1959), la Nouveau Monde (9) de Dvorak (1960), enfin un programme Wagner d'une éloquence exceptionnelle (1956-1960).

---

## CD. Onslow : 3 Quatuors opus 8 et 10. Quatuor Ruggieri (1 cd Aparté)

CD, compte rendu critique.  
**Onslow : Quatuors. Quatuor Ruggieri (1 cd Aparté).** Ils n'ont pas chôme les Ruggieri (tous instrumentistes transfuges des Talens Lyriques) : enregistrés en janvier 2015 à Paris, voici quelques mois plus tard, l'enregistrement des 3 Quatuors de **George Onslow**, le « Beethoven français » : en vérité le Français réalise une

très habile synthèse entre les Viennois : Mozart, Haydn, Beethoven et aussi des éléments proprement français. Les Quatuors opus 8 (n°1 et 3, le Quatuor opus 10 n°3 appartiennent encore à la première période du compositeur, emblèmes de son génie de jeune autodidacte. L'élégance, la nervosité, l'élocution sombre et recueillie, parfois grave



(l'Opus 8 n°1 en ut mineur) semble prolonger Haydn et Mozart, et déjà par l'assise et le jeu entre tension et détente, Beethoven en effet. Contrairement à ce qui est dit et développé ici et là et jusque dans la notice du cd, Onslow s'inscrit d'emblée dans le romantisme. A torts on s'obstine à le placer entre deux esthétiques : classique ou romantique ? Il EST romantique : ne serait-ce que pour deux raisons évidentes : n'a-t-il pas inventer le scherzo romantique fiévreux et passionnel (avant Beethoven) ? N'a-t-il pas démontrer cette intention expressive liée à un accident de vie personnelle dans le fameux Quintette de la balle, après son accident de chasse qui faillit lui coûter le vie et précipiter aussi la carrière d'un auteur français majeur ?

**Admirateur des Viennois, inventeur du Scherzo romantique**

## Onslow le romantique



Né en 1784, alors à l'époque de l'âge d'or musical et lyrique sous le règne de Marie-Antoinette, Onslow produit ses premières pièces de musique de chambre dont il est un génie à redécouvrir, sous l'influence directe des germaniques, Beethoven et aussi Schubert dont on retrouve le goût pour cette intimité chantante qui fait jaillir l'éloquence intacte de

mélodies populaires (écoutez comment l'auvergnat – par sa mère- intègre dans l'Opus 10, l'air de danse des montagnes

d'Auvergne – Minuetto allegro, page 7). Ce savant coloré de candeur rustique fonde la singularité d'un compositeur plus introspectif que démonstratif, en cela vrai « frère » de Franz (subtil et suggestif, si pudique adagio de l'ut mineur). Il faut absolument présenter Onslow tel un romantique (contemporain de Berlioz et Paganini et non ce maillon secondaire, perdu entre deux eaux (de fait intituler l'un des paragraphes du livret « vous avez dit classique ou romantique? » continue d'alimenter une vaine et inexacte polémique). Le programme le démontre clairement. La franchise et la profondeur remarquablement exprimées attestent de la maturité d'un maître compositeur.

D'autant que ce disque est déjà le second dédié à Onslow. Le début de l'Opus 10 n°3 fait entendre tout ce dont la prodigieuse science et le goût d'Onslow sont capable : une subtilité de ton et de passage entre le grave lugubre – Largo-, auquel répond enchaîné un allegro des plus élégants, recyclant l'esprit viennois d'un Haydn (la facétie rythmique) et de Mozart (la structure harmonique) : cette profondeur et cette grâce ne s'entendent que chez les plus grands : c'est pourquoi nous trouvons Onslow non pas tant Beethovénien que schubertien. Voici donc ce jalon essentiel chez les Français : à ceux qui pensait que la France fut incapable de musique de chambre romantique durant la première moitié du XIX<sup>e</sup>, répondez Onslow ! Vous avez désormais votre champion, auteur de près de 70 Quatuors et Quintettes à cordes... enfin presque réhabilité. La qualité des 3 Quatuors ici révélés appellent urgemment la redécouverte de ses Symphonies. Pour autant Onslow demeure un compositeur qui se cache et que l'on joue avec parcimonie : alors qu'elle est publiée dès 1807, sa musique n'est vraiment jouée à Paris qu'en 1830, alors que l'Allemagne la goûte et la savoure depuis les années 1820. La France toujours retardataire à reconnaître le talents de ses enfants.

**Entre savant élégant et populaire rustique, Onslow trouve une voie idéale**

## **Versatilité virtuose**



**L'énergie mordante et même âpre de l'Opus 8 n°3** se colore très vite d'une douceur enivrée, redevable elle aussi de cette bascule permanente entre gravité et insouciance, à laquelle Onslow ajoute cette virtuosité recherchée tant prisée par l'audience et qui fait aussi une particularité parisienne (virtuosité des Quatuors concertants hérités de Gossec. Ces Quatuors de jeunesse (Opus 8,9,10) étaient de toute évidence à ressusciter. L'amateur compositeur, qui né aristocrate n'eut jamais à travailler pour gagner et assurer sa pitance, put écrire en toute liberté : sa liberté se lit ici dans la volubilité parfois imprévisible et déroutante aussi de la modalité et de l'itinéraire tonal. Onslow nous donne sa singularité qui prépare au romantisme fantastique de Berlioz (1830 : Symphonie fantastique), telle une offrande originale et inclassable à méditer. Ne serait-ce que parce qu'il fait évoluer le scherzo d'un simple mouvement contrepuntant le menuet chez Beethoven, vers une forme fiévreuse et très vive telle que nous le connaissons aujourd'hui, Onslow affirme son irrésistible tempérament de défricheur et d'expérimentateur. Grâce à lui, la musique de chambre romantique peut se prévaloir d'un niveau encore méconnu, pourtant digne équivalent des Viennois et de Beethoven. Même s'il s'agit ici de la première période du compositeur (opus 8, 9 et 10), les 3 Quatuors réunis et exhumés dans ce programme révélateur, confirme la puissance d'une inspiration supérieure, d'une profondeur sincère. Les Quatuors de l'Opus, marquent les débuts des cycles de musique

de chambre à Paris (1814) par le violoniste et ami Pierre Baillot auquel ils sont dédiés. Cette alliance du rustique et de l'érudition atteste d'un grand maître dont il faudrait enregistrer les autres Quatuors de l'Opus 10 dont chaque partition intègre avec génie, un thème populaire auvergnat. Cette attache provinciale n'atténue pas la qualité et la noblesse de l'inspiration : il l'enrichit de façon originale. La sensibilité frémissante comme très caractérisée des interprètes suscite le meilleur accueil : c'est donc un CLIC de classiquenews d'avril 2015.

**Onslow : Quatuors (Opus 8, Opus 10). Quatuor Ruggieri (1 cd Aparté)Durée : 1h02mn.**

**George Onslow (1784-1853)**

Quatuor Ruggieri

Quatuor à cordes op. 8 n° 1 en ut mineur / String Quartet in C minor

1. Largo / Allegro agitato

2. Adagio

3. Minuetto allegretto

4. Finale presto

Quatuor op. 10 n° 3 en mi bémol majeur / String Quartet in E-flat major (World Premiere)

5. Largo / Allegro con brio

6. Andantino sostenuto

7. Minuetto allegro (air de danse des montagnes d'Auvergne)

8. Allegro vivace

Quatuor op. 8 n° 3 en la majeur / String Quartet in A  
major (World Premiere)

9. Allegro

10. Andante non troppo lento

11. Minuetto allegro

12. Finale vivace

Quatuor Ruggieri

Gilone Gaubert-Jacques, violon/violin

Charlotte Grattard, violon/violin

Delphine Grimbert, alto/viola

Emmanuel Jacques, violoncelle/cello

---

**CD. Coffret : 6 Quatuors  
dédiés à Haydn (Cambini-  
Paris, 3 cd Ambroisie)**

**CD. Coffret, compte rendu critique : 6 Quatuors dédiés à Haydn (Cambini-Paris, 3 cd Ambroisie).** Les instrumentistes du Quatuor Cambini sont déjà très expérimentés, participants aux formations connues tel *Le Cercle de l'Harmonie* (dont le violoniste Julien Chauvin a été premier violon), la plus récente *Loge Olympique* (dont il est l'instigateur) ou Les Talens

lyriques; c'est dire leur appétit et leur facilité dans l'interprétation informée sur instruments d'époque. Dès les premières notes, l'écoute fait entendre la cohérence sonore, l'élégance et aussi la suavité amusée d'un Mozart particulièrement ... viennois (en cela ils sont proches de leurs confrères du Quatuor Mosaïque) c'est à dire, courtois, éduqué, raffiné; effectivement admirateur de Haydn auquel il rend hommage mais déjà porteur de ses propres idiomes, profond et palpitant.



La précision dynamique, la richesse des intonations et la ciselure agogique permettent de caractériser chaque mouvement saisi dans sa coupe et son rythme propre. Les 6 Quatuors mozartiens gagnent une ampleur, une profondeur, une sincérité (élément central voire essentiel chez Mozart). Informés, les instrumentistes sont donc complets et offrent toutes les reprises, ce qui ajoute au dévoilement de l'architecture de chaque opus : on y relève une amplification du geste proche de la pensée mozartienne, ... déjà prébeethovénienne ; ainsi les Quatuors La Chasse ou Les Dissonances, entre grâce, profondeur voire gravité (déjà romantique : n'oublions jamais que son opéra sedita de jeunesse Lucio Silla est contemporain des Souffrances du jeune Werther de Goethe !), sont l'arête structurante du génie mozartien qui sait ainsi transcender la forme quatuor. L'allant lumineux (l'esprit des Lumières)

porte tout le développement final des Dissonances, d'un souffle irrésistible. Aucun doute ce coffret s'impose par sa maturité, sa vision aiguisée, profonde, expressive. Le sentiment en reste le souci moteur. Juste et magistral. C'est donc un CLIC de classiquenews d'avril 2015.

**Mozart : 6 Quatuors dédiés à Haydn.** Quatuor Cambini-Paris. 3 cd Ambroisie. Enregistré en 2013, 2014. Durée : 3h32.